



**You have downloaded a document from
RE-BUS
repository of the University of Silesia in Katowice**

Title: La place des rites dans le quotidien maghrebin a l'exemple de "La fille de la Casbah" de Leila Marouane

Author: Magdalena Cebula

Citation style: Cebula Magdalena. (2014). La place des rites dans le quotidien maghrebin a l'exemple de "La fille de la Casbah" de Leila Marouane. "Romanica Silesiana" (No. 9 (2014), s. 142-152).



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIWERSYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

MAGDALENA CEBULA

Université de Silésie

La place des rites dans le quotidien maghrébin à l'exemple de *La fille de la Casbah* de Leïla Marouane

ABSTRACT: In her first novel, *La fille de la Casbah* (*The Daughter of the Casbah*), published in 1996, Leïla Marouane describes daily life of women living in the heart of Algiers in the late 80s. This was the time of sociopolitical transformations (the birth of multiparty and the rise of Islamic fundamentalism). This article analyzes the practices and rituals mentioned by the writer on three levels: that of everyday life, tradition and Islam. The analysis demonstrated that these rites are used as benchmarks in the world undergoing violent changes, but at the same time they hinder the emancipation of the modern woman by dictating her behaviors consistent with social roles attributed to her (daughter, wife, mother).

KEY WORDS: Maghrebian literature, Islam, ritual, tradition

Les rites et les rituels occupent une place importante dans la vie des sociétés. Ils sont certainement dynamiques et changent en fonction du lieu géographique et du temps historique. Leurs structure et corrélations sont en grande partie ce qui forme la culture.

Martin DEGAND, quand il analyse la notion du rite chez Erving Goffman, constate que « l'originalité d'E. Goffman est de considérer que l'individu est une personne sacrée. Il s'agit dès lors de détacher le rite du domaine religieux et de l'envisager dans la vie quotidienne » (2011 : 4). Cela étant, nous avons pris la décision de consacrer notre travail à la place des rites dans le quotidien maghrébin en nous appuyant sur des exemples que nous fournit l'œuvre de l'écrivaine algérienne Leïla Marouane.

Cette auteure a fait ses premiers pas en tant que journaliste pour *Horizons* et *El Watan* en s'attaquant aux divers tabous, n'épargnant personne, même pas les gens au pouvoir. En 1990, elle a été victime d'un attentat qui l'a contrainte

à abandonner Alger et à se réfugier à Paris, où elle vit en exil jusqu'aujourd'hui. Elle continuait à écrire pour des journaux tels que *Politis* et *Jeune Afrique* et s'est ensuite tournée vers la fiction dont elle se sert pour lutter en faveur des femmes. Schahrazède LONGOU constate qu'un des thèmes majeurs dans l'œuvre de Marouane est « la violence que génère le poids des traditions et de la religion sur le quotidien des femmes » (2009 : 167).

Le premier roman de cette auteure, *La fille de la Casbah*, publié en 1996, est l'histoire d'une jeune enseignante à Alger, Hadda, qui est née dans la Casbah et y vit sous l'influence de sa mère et de ses voisines. Elle était toujours pieuse et rangée, mais au moment où sa famille a essayé de la forcer au mariage arrangé, elle se rebelle. Abandonnant Dieu, elle se jette dans les bras d'un homme riche et puissant dans l'espoir de se faire épouser et de changer sa vie. En traversant la frontière entre sa Casbah natale et un Alger des collines, moderne et riche, elle découvre un monde complètement inconnu et fascinant. La romancière a choisi comme fond historique pour son histoire Alger de la fin des années 80, en cours de transformations sociopolitiques, c'est-à-dire à la naissance du multipartisme et à la montée de l'intégrisme musulman.

Marouane dresse une critique sévère des forces qui régissent la société algérienne : du pouvoir corrompu d'un côté et des extrémistes de l'autre. Sur ce fond, elle rend compte du quotidien des Algériens et elle montre comment les rituels de différents types servent de points de repère dans le monde subissant de violents changements. Partant de cette hypothèse, nous proposons d'analyser les pratiques et les rites brossés par l'écrivaine sur trois plans : celui du quotidien, de la tradition et de la religion musulmane.

Le quotidien des Algérois

Alger peint dans *La fille de la Casbah* se compose de deux parties restant en opposition. D'un côté de la ville il y a la Casbah, partie haute et fortifiée avec le quartier arabe qui s'étend autour. C'est un quartier historique qui reste le symbole de la lutte contre les injustices et un lieu de mémoire collective (DRIS, 2002 : 379), inscrit au patrimoine mondial de l'humanité de l'Unesco depuis 1992. De l'autre côté s'étendent les hauteurs d'Alger, les communes huppées qui forment un des pôles administratifs et politiques du pays.

L'héroïne et la narratrice, Hadda Bouchnaffa, habite avec sa mère et son frère cadet dans Dar el Yasmine (Maison des jasmins) à la Casbah d'Alger. Elle narre la vie ordinaire de ses habitants. Ce qui est tout de suite visible, c'est la division de l'espace en partie réservée aux femmes et aux enfants :

l'espace domestique et le patio, et celle réservée aux hommes : tout l'espace en dehors de la maison. Nous pouvons l'observer dans la scène d'une matinée ordinaire : « Le soleil irradiait, les voisines s'affairaient, piaillaient, les nourrissons vagissaient. Les hommes s'éclipsaient, évitaient de croiser les femmes dans le patio » (15—16) ou dans la scène de l'arrivée des hommes de la mosquée : « Derrière la porte entrouverte, pour annoncer l'arrivée des hommes, l'un d'eux toussota : *Et'riq*. Aussitôt, dans un remue-ménage, femmes et fillettes disparurent du patio » (116). Les deux mondes, féminin et masculin, ne se croisent que très rarement, dans l'intimité du soir. Les hommes travaillent dans la ville et y passent leurs journées, ils fréquentent des bars et participent à la vie religieuse à la mosquée. Leur vie se déroule donc en dehors de la demeure, pendant que les femmes effectuent leurs tâches dans le foyer car leurs activités consistent à élever les enfants et à entretenir la maison : le ménage, la lessive, la cuisine, etc. Ce sont des activités qui se répètent tous les jours, les mêmes images et les mêmes sons accompagnent la vie quotidienne de la Casbah.

D'autres comportements, comme l'expression des sentiments, sont aussi répétitifs car culturellement déterminés. Ainsi la mère de Hadda réagit-elle toujours avec beaucoup de vivacité : « elle tournait en rond, se donnant des claques sur le bas des cuisses, gémissant, reniflant à travers ses larmes » (93), et encore « elle se contentait de tourner en rond, se donnant des claques sur le bas des cuisses, sur le visage et à la tête, si bien qu'elle en perdit son foulard » (138). Les signes de fureur sont alors très gestuels, surtout en ce qui concerne la violence adressée à soi-même, qui peut même atteindre la forme d'automutilation : « Puis, tout à coup, ses ongles ébréchés, parcoururent son corps avec une célérité étonnante. Ils allaient sur les bras, le cou, s'enfonçaient sous ses jupons, arrachaient la peau des cuisses. Aussitôt, des stries rougeâtres apparaissent » (139). En outre, l'expression des sentiments positifs semble aussi violente et consiste à pousser des cris aigus modulés et interrompus en plaçant et en enlevant la main devant la bouche : « Ma mère leva les yeux au ciel et poussa un long youyou. Les femmes l'imitèrent » (208). Cette exclamation de joie est typique pour les cultures de l'Afrique du Nord et est pratiquée entre autres lors des mariages. Ces gestes trahissant les sentiments font alors partie du paysage quotidien de la Casbah.

Néanmoins, ce qui caractérise le plus cette partie de la ville est sa misère. Le quartier se trouve dans des conditions déplorables : il n'y a pas d'eau courante, les maisons sont en ruine, il n'y a pas d'argent pour effectuer les travaux les plus urgents. Ses habitants ne mangent plus de viande, il leur est difficile de trouver les produits les plus essentiels : « une boîte de concentré de tomates, un bidon d'huile, un morceau de savon ou un paquet de café à 80 pour 100 de pois chiches » (55). Dans ces circonstances, même les enfants s'efforcent pour gagner un peu d'argent et contribuer ainsi au revenu jamais suffisant de la famille,

souvent au prix d'abandonner l'éducation : « les enfants se préparaient pour aller à l'école, ou au marché, là ils poseraient leurs étals de fortune — la contrebande, le *trabendi*, marchait bien » (15—16).

La Casbah incarne l'infortune, l'inconfort et la bassesse. Hadda est une fille éduquée, elle a terminé les études supérieures et maintenant elle transmet son savoir aux élèves. Elle ne supporte plus la vie parmi des gens illettrés et pauvres qui la traitent comme pire parce que, malgré son intelligence, elle n'a pas trouvé l'homme de sa vie, qui aurait voulu l'épouser. Peut-être a-t-elle acquis le savoir comparable à celui des hommes mais il ne signifie rien pour une femme célibataire, car le destin de chaque femme est d'être épouse et mère. La protagoniste décide alors de quitter ce milieu qui ne la comprend point et de changer son rêve d'une meilleure vie en réalité.

Ainsi part-elle à la rencontre de Nassib Bencharak, un homme riche, fils d'un haut fonctionnaire étatique, qu'elle avait rencontré par hasard à l'aéroport. Son ami habite de l'autre côté de la ville, dans la communauté appelée « la Suisse », où il y a des courts de tennis, où les gens sont bien habillés et ont l'air « comme à la télévision » (59). La maison de Nassib est immense avec plusieurs pièces, au style néomauresque et au « décor des *Milles et Une Nuits* » (62). Il y a non seulement de l'eau à profusion, mais aussi des appareillages que Hadda n'a jamais vus. Vu que Nassib habite seul, il a une bonne qui s'occupe de l'entretien de son palais ; il ne lui reste qu'à se reposer, à inviter des amis ou à passer le temps à la plage. Les rituels sont bien différents de ceux connus de la Casbah : de longs bains dans l'eau chaude, dégustations du vrai café de France ou du Whisky, escapades à la plage, etc. Hadda se sent libre dans cette maison si différente de la sienne et la vie pleine d'insouciance l'enivre à tel point qu'elle ne rentre chez elle que six jours plus tard, et elle revient ensuite à cet Eldorado le plus souvent possible.

L'espace dans lequel vit la protagoniste est restreint à la Casbah et Bab El Oued, la commune où elle travaille. Le fait de se rendre à l'autre bout de la ville constitue une transgression qui est accompagnée de tant d'autres.

Hadda prépare sa visite chez Nassib avec beaucoup de soin. Elle s'absente à l'école, où elle enseigne, sous prétexte d'un malaise psychique. Elle peut donc consacrer son temps aux préparatifs liés à son corps, c'est-à-dire la toilette : elle va au salon de beauté où elle subit « l'épilation à la cire chaude » (25), après, elle se fait « limer, polir, vernir les ongles des mains et des pieds » (27) ; ensuite, elle se fait une session au *hammam*¹, et finalement, au salon de coiffure (27—29). Tous ses préparatifs ont le but de préparer son corps à la première rencontre intime avec un homme. Normalement, dans la culture musulmane, la femme garde sa virginité jusqu'à la nuit de noces, donc l'enchaînement des actions qu'elle effectue reproduit le schéma du rituel que subit la jeune mariée avant le mariage. Hadda en est consciente, elle dit :

¹ *Hammam* — établissement de bains dans les pays musulmans.

J'avais avec moi toutes sortes de produits que je n'utilisais guère pour mon bain hebdomadaire. Du cabas en Nylon usé [...], je sortis l'argile qui assouplit le cheveu et adoucit la peau, le henné parfumé au girofle, une *fota* de satin encore dans son emballage et le flacon d'huile essentielle de jasmin que ma mère rangeait précieusement au fond d'une malle en prévision du bain de noces de son unique fille.

27

On peut déjà considérer cette toilette inhabituelle comme une première transgression, car ce sont des activités qu'elle n'avait jamais exécutées et elle était censée ne pas les faire jusqu'à son mariage. Or, tous ces préparatifs terminés, elle ne cède pas à l'angoisse qui l'accompagne et elle appelle Nassib pour l'informer de son souhait de lui rendre visite et elle commence son escapade.

La transgression spatiale est d'autant plus dangereuse qu'elle doit se déplacer toute seule de l'autre côté de la ville et passer par des endroits peu sûrs pour une femme. Le risque lié à cette entreprise est bien montré par le passage suivant :

Dans ces rues-là, les femmes rougissent de porter un jean sans la tunique qui cache les formes, ou une jupe — pas nécessairement courte, mais juste au-dessus du genou. Bref, les femmes rougissent d'être belles. Elles se font siffler, huer, insulter par des hommes qui, le regard aviné ou la barbe hirsute, maudissent le diable en crachant, ratent de justesse la passante la plus hardie, atteignent en plein visage la moins avertie, puis lèvent les yeux vers le ciel, invoquant la miséricorde de Dieu, histoire d'inciter les femmes, même celles qui n'ont pas de quoi rougir, à renoncer au bitume de la cité, au moins, à se draper...

24

Nous pouvons bien voir que la femme qui s'aventure seule dans des endroits pareils risque de se faire traiter de femme peu respectable.

Néanmoins, elle réussit à arriver chez son amant rêvé, toute lisse et odorante. Le but de son voyage est la transgression finale : elle veut offrir son corps, soigné tout à l'heure conformément aux traditions, à l'homme. Il est intéressant de noter la réaction de Nassib, homme riche, dépravé, peu agréable tant en ce qui concerne son caractère que sa physionomie, au parfum qu'exhalait la protagoniste : « Nassib retroussa sa narine gauche et, tout de go, m'invita à prendre une douche. [...] J'eus envie de lui crier que je sortais du hammam, que j'y avais passé des heures, pour lui, précisément ! » (62).

Au lieu de se révolter, de réagir, elle obéit sans un mot à cette « invitation ». Ainsi s'établit le rapport de soumission de la part de Hadda et cette configuration des forces restera la même tout au long de leur relation : elle sera obéissante, docile, tandis que Nassib donnera des preuves de son égoïsme, manque de respect et esprit superficiel.

Hadda offre donc son corps, le trésor le plus précieux de chaque musulmane respectée, à un homme sans honneur et au final fastidieux, mais riche et libre, dans le seul espoir de se faire épouser et de gagner son indépendance.

Cette transgression majeure, répétée à plusieurs reprises (leur relation dure à peu près un an), tourne au drame : à l'intérieur du corps de Hadda germe une nouvelle vie. En tant que femme célibataire et enceinte, elle deviendrait la risée de toute la Casbah et couvrirait sa famille d'infamie ; elle serait chassée de sa maison familiale, donc, dans son opinion, sa vie serait terminée. Le seul remède qu'elle trouve dans cette impasse, c'est de devenir l'épouse du père de son enfant. Néanmoins, comment le convaincre de l'épouser s'il n'a pas voulu le faire durant un an de leur liaison ? L'homme qui se noie s'accroche à tout, donc l'héroïne décide de se tourner d'abord vers les formules magiques, et ensuite, vers les pratiques religieuses pour se sauver.

Les gardiennes des traditions et leurs pratiques magiques

Leïla Marouane a introduit dans son roman une sorte de héros collectif, à savoir les femmes habitant la Casbah qui agissent comme une masse uniforme en répétant tous les jours les mêmes actions, et qui sont appelées les « Gardiennes, les vigiles de l'ordre et des traditions » (12). Pierrette EPSZTEIN écrit à ce propos :

Véritables Érinyes, ces femmes ont la puissance de la tradition dont elles sont les héritières, les gardiennes, les dépositaires et les porte-parole. Elles sont gardiennes du foyer : par la cuisine, le ménage, la vaisselle, la lessive, elles pérennisent un passé archaïque, au plus près du corps. Par le papotage, elles font part de ce que peut vivre une femme ; une expérience vitale, très éloignée de la pensée abstraite.

1997 : 190

Elles veillent surtout à ce que l'ordre établi, à savoir la tradition patriarco-musulmane, soit gardé. Elles élèvent leurs filles en bonnes épouses et véritables femmes au foyer ; elles partent « en quête de bru » (48), cherchant pour leurs fils des femmes obéissantes, de bonne famille, respectant les traditions et la religion. Elles contribuent à la ségrégation des sexes : elles se sauvent dès que les hommes apparaissent dans la cour, baissent les yeux devant un homme, ne prennent jamais la parole en présence des hommes étrangers. Elles sont effacées et soumises, tant devant leur mari que devant leurs fils, n'osent pas critiquer leur progéniture mâle à cause d'une mauvaise conduite, leur reprocher de passer trop

de temps dans des bars à boire du *zombretto* au lieu d'apprendre ou de travailler. Par contre, elles se mettent à crier dès qu'une des filles essaie de les contredire, de faire quelque chose qui ne convient pas (p.ex. sortir sans préciser le lieu, rentrer tard à la maison, rencontrer des hommes, etc.). Ce sont elles qui soutiennent et transmettent les valeurs traditionnelles et le modèle patriarcal aux générations suivantes.

Leurs préoccupations se limitent à l'entretien de la maison, à l'éducation et la bonne conduite de leur descendance, aux petits problèmes quotidiens liés à la vie conjugale, etc. Elles se réunissent dans le patio pour parler des choses qui les tracassent, pour se confier des secrets et pour résoudre ensemble leurs difficultés et ennuis. Elles ont aussi une activité réprouvée par les hommes : différentes pratiques « magiques ». Celle qui jouit du plus grand respect est Lalla Safia, la propriétaire de la Maison des jasmins, qui s'y connaît en occultisme et sorcellerie.

L'apparition de Lalla Safia annonce une cérémonie attendue par toutes les femmes de la Maison qui arrivent aussitôt et se réunissent autour de la vieille qui « retira un jeu de cartes de son corsage » (101). La session de tirage des cartes est un véritable rituel dans lequel chaque geste a son importance : « Allez, lui dit-elle en lui tendant le paquet de cartes, tourne-moi ça sept fois, là, au-dessus de ta poitrine, à gauche, où ton cœur fait boum-boum à la vue de ton homme » (104).

Les cartes ne sont pas la seule pratique que l'on pourrait nommer « magique », chaque domaine de la vie peut nécessiter de recourir à la magie : problèmes de couple, soucis provoqués par les enfants étourdis...

La mère de Hadda, Lalla Fatma, fait souvent appel au savoir de la « sorcière » : « Dans un brasero, ma mère et la doyenne brûlaient du *fassoukh*, un mélange d'herbes et de minéraux, bleu et rouge, censé chasser le sort ». Aussi quand s'aperçoit-elle du changement qui s'est opéré dans le comportement de sa fille, elle cherche un remède dans des pratiques surnaturelles : « Selon les visions de la doyenne, quelqu'un [...] avait accroché une amulette contenant une mèche de mes cheveux et un petit morceau d'un de mes linges sur l'aile d'une hirondelle. J'étais devenue comme l'oiseau, fendant le ciel en quête de chaleur » (109—110).

Hadda, elle-même élevée dans cet esprit, met en œuvre de l'ésotérisme quand il s'agit de ce qu'elle ne connaît pas, donc de la sphère de la sexualité. Par conséquent, elle se fait des bains dans une mixture traditionnelle censée avoir un effet contraceptif : « l'eau froide, vinaigrée, salée, poivrée, mixture ancestrale censée achever les spermatozoïdes » (115). Ce qui est intéressant à souligner, c'est l'ambivalence dans le rapport de Hadda à la sorcellerie. En tant qu'une femme éduquée, possédant un diplôme d'études supérieures, croyant en la science, elle semble se moquer des croyances populaires de sa mère. Quand Lalla Fatma la soupçonne de dissipation, elle lui répond :

tu m'as *cadénassée*, qu'aucun homme ne pourra jamais rien sans ton intervention.

À la puberté, et afin de «protéger» ma virginité, ma mère et Lalla Safia m'avaient enfermée dans une pièce sombre, le temps d'ouvrir et de refermer un cadenas sept fois de suite. Ma mère gardait fermé le cadenas, attendant la nuit des noces pour l'ouvrir.

141

Hadda se sert de l'ingénuité de sa mère s'il s'agit des croyances pour la duper en ce qui concerne sa vie clandestine avec Nassib. Finalement, la mère n'est pas tellement naïve et reste prudente face à ce que sa fille essaie de lui faire croire sur la nature du rapport avec un homme mystérieux qu'elle ne présente même pas à sa famille.

Certes, Hadda ironise sur les pratiques magiques, mais quand elle se retrouve dans une situation sans issue, ces mêmes pratiques lui semblent être l'ultime solution pour se faire épouser et éviter ainsi l'ostracisme qui devrait l'atteindre en tant que mère célibataire : «j'utiliserais les moyens qu'on disait *efficaces*, ceux des femmes qui veulent garder un époux volage ou récupérer un fils beaucoup trop attaché à sa femme» (123).

Au final, tous ces moyens échouent, donc il lui reste à se tourner vers celui qu'elle avait abandonné en commençant sa fuite à l'autre côté de la ville, c'est-à-dire Dieu. Hadda «la sage» qui rêvait «d'atteindre au summum de la dévotion, l'ascète des ascètes, la parfaite des parfaites» et qui a décidé de quitter la religion et la dévotion pour la liberté de corps et d'esprit, implore Dieu de la sauver.

La tradition et les pratiques religieuses

Comme le remarque de justesse EPSZTEIN, «La Casbah, le lieu des origines, c'est le repli identitaire, le quartier-symbole de la révolte pour l'Indépendance, le quartier-refuge dans la foi protectrice, la fidélité à l'Islam» (190). Il est vrai que les habitants de la Casbah sont très pieux et ils attachent beaucoup d'importance à chaque rite tirant son origine de la foi.

Il existe cinq piliers de l'Islam, donc des devoirs de chaque bon croyant, qu'il est obligé de respecter dans sa vie quotidienne : la profession de foi, la prière, le jeûne, l'aumône et le pèlerinage à La Mecque. Parmi ces obligations, la prière est la plus visible au quotidien et son déroulement est bien précis, ce que confirme la protagoniste du roman analysé en énumérant la liste des activités qu'elle aurait dû faire au son de la voix du muezzin : «faire [s]es ablutions, enfiler la *djebba*²

² *Djebba* — longue robe de velours sans col et aux manches longues.

aux longues manches, nouer un foulard autour de [s]on cou, étaler un tapis de prière en direction de La Mecque, lever les bras vers le ciel, les baisser, [s]e plier, [s]'agenouiller, [s]e prosterner» ; ensuite se plonger dans la méditation, « le Saint Livre ouvert sur [s]es genoux » (11—12).

Ces éléments constituent la prière effectuée cinq fois par jour à la maison (ou un autre endroit ordinaire, comme le travail, etc.). Par contre, il y a un jour sacré chez les musulmans et c'est le vendredi quand tous les bons croyants ont le devoir de prier à la mosquée. Cela concerne seulement les hommes ; les femmes, qui doivent « prier dans le silence » (14), ne sont pas obligées d'aller à la mosquée, par contre elles ne devraient pas se promener ce jour-là dans la rue, mais plutôt rester à la maison.

La foi musulmane admet l'existence des êtres différents des humains, comme des anges et des djinns (créatures dotées de pouvoirs surnaturels et de libre volonté). La croyance en leur présence influence souvent le comportement, même de manière subconsciente, par exemple : « Elle fit 'Ah bon' en inclinant la tête sur le côté gauche, là où elle savait être l'ange qui colporte les mauvaises actions » (15). Même de petites actions quotidiennes sont influencées par les convictions religieuses et les croyances populaires.

Aussi dans le cas des événements moins habituels, comme par exemple le mariage, la religion énumère-t-elle toutes les étapes à accomplir pour que tout soit conforme aux règles du culte. Hadda, en s'imaginant que Nassib voudrait un jour l'épouser, décrit la demande en mariage selon les traditions : « les parents de Nassib se présenteraient avec les rituels bouquets de fleurs et la boîte de pâtisserie » (97). En Islam, le prétendant à la main d'une fille doit se présenter soit avec ses parents, soit avec l'imam, devant la famille de la fille pour demander sa main à l'homme qui est responsable de celle-là (le père, le frère aîné ou l'oncle paternel). Après les fiançailles, arrive le temps du mariage qui peut se passer en conformité avec toutes les coutumes : visite au hamman, épilation du corps, bains, session de henné, etc. pour préparer la jeune mariée à la nuit des noces (CHEBEL, 2003 : 104—107). La cérémonie elle-même est divisée en deux parties : tout d'abord, la mariée est assise au milieu de la pièce en compagnie des jeunes filles de sa famille, il y a de la musique, il règne l'ambiance d'attente ; vers le milieu de la soirée, arrive le marié avec sa famille, il rejoint son épouse, « il lui fait boire du lait et manger une datte, symboles de leur union » (TRABELSI, 2002 : 76). Ensuite, ils se rendent à leur nouveau domicile pour y passer la nuit de noces, accompagnés des cris de joie des personnes présentes.

Cependant, il existe un autre type de mariage, à savoir le mariage islamique, qui consiste en une cérémonie très modeste et sans prodigalité : « pas de musique, pas de toilettes, la récitation du Coran et un repas financé par les Frères » (200). Il y a donc différentes possibilités d'organiser la cérémonie de mariage, elles doivent cependant suivre l'ordre des pratiques bien définies, conforme à la tradition.



Finalement, la protagoniste qui recourt aux moyens magiques et religieux semble échouer. Quand après deux mois des supplications tour à tour avec des menaces de la part de Hadda, Nassib ne veut toujours pas la marier, voire veut la forcer à avorter et au final arrête de se préoccuper d'elle, lui ordonne de quitter sa maison et appelle une autre femme, celle qu'il voudra épouser, l'héroïne, poussée par la détresse et l'amour propre blessé, prend une décision dramatique : elle le tue.

Cet acte de vengeance s'avère être le remède et, ce qui est surprenant et imprévisible, lui permet de regagner sa communauté d'origine, la Casbah. Les Gardiennes des traditions ne voient pas son geste comme une crise de jalousie et de rancune, mais comme une entreprise politique parce qu'en tuant Nassib elle a « soulagé la terre du fils de ce *taghout*³, de cet impie, de ce suceur de sang » (207), donc elle s'est consacrée au bien public de sa communauté.

Elle est alors sauvée grâce à son héroïsme prétendu et en récompense elle épousera son cousin Brahim. Cela est une facette, car avant d'être ré-accueillie par les Gardiennes, elle a avorté en se débarrassant ainsi du seul signe indéniable de son péché. En réalité, elle est sauvée par la médecine (donc la science), tandis qu'elle sauve les apparences grâce à un rite qui fait partie à la fois de la tradition et de la religion : le mariage.

Comme nous avons pu le voir plus haut, les différents types de rites (magiques, religieux) et de rituels ordinaires rythment la vie des habitants de la Casbah. Pourtant, ils font partie de l'ordre ancestral, traditionnel qui commence à être désuet dans la nouvelle réalité algérienne. À vrai dire, ils freinent l'émancipation de la femme moderne en lui dictant des comportements conformes au rôle social lui attribué (de fille, épouse, mère).

Ainsi, le roman de Marouane est « une satire de la société algérienne où des traditions périmées s'opposent encore avec acharnement à l'épanouissement physique et intellectuel de la femme » (RIDHA BOUGUERRA, BOUGUERRA, 2010 : 225). Il faudra encore attendre pour qu'elle puisse se libérer de cette éducation traditionnelle qui respecte l'ordre établi. C'est là qu'elle pourra se sentir libre.

³ *Taghout* — tyran.

Bibliographie

- CHEBEL Malek, 2003 : *L'esprit de sérail. Mythes et pratiques sexuels au Maghreb*. Paris : Éditions Payot & Rivages.
- DEGAND Martin, 2011 : « Le rite chez Erving Goffman ». *Émulations*, n° 2, Février. En ligne : <http://www.revue-emulations.net/enligne/Degand>. Date de consultation : le 4 janvier 2013.
- DIEZ Hadrien, 2012 : “Algerian Author Leïla Marouane On Religion, Politics and Writing”, interview avec Leïla Marouane publié sur le site AfricaBookClub.com le 1^{er} mai 2012 <<https://www.africabookclub.com/?p=9100>>. Date de consultation : le 17 février 2014.
- DRIS Nassima, 2002 : *La ville mouvementée : espace public, centralité, mémoire urbaine à Alger*. Paris : L'Harmattan.
- EPSZTEIN Pierrette, 1997 : « Vient de paraître: «La fille de la Casbah» ». *Algérie Littérature / Action*, n° 7—8, janvier/février. <http://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/4_7_23.pdf>. Date de consultation : le 4 janvier 2013.
- LONGOU Schahrazède, 2009 : *Violence et rébellion chez trois romancières de l'Algérie contemporaine (Maïssa Bey, Malika Mokeddem et Leïla Marouane)*. [Thèse à University of Iowa].
- MAROUANE Leïla, 1996 : *La fille de la Casbah*. Paris : Éditions Julliard.
- RIDHA BOUGUERRA Mohamed, BOUGUERRA Sabiha, 2010 : *Histoire de la littérature du Maghreb. Littérature francophone*. Paris : Éditions Ellipses.
- TRABELSI Bahaa, 2002 : *Une femme tout simplement*. Casablanca : Éditions Eddif.

Sources Internet

<<http://muwahhidin-vs-talafi.over-blog.com/article-la-definition-du-taghout-86724132.html>>. Date de consultation : le 31 décembre 2013.

Note bio-bibliographique

Magdalena Cebula, doctorante à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie à Katowice (Pologne), travaille sur la littérature et la culture maghrébines et beurs, ainsi que sur les questions liées à la sexualité (féminine et masculine) au Maghreb, au féminisme contemporain.